title : Notice sur *La Princesse d'Élide* de Molière.

creator : Auguste Vitu

copyeditor : Floria Benamer (Stylage sémantique)

publisher : Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL

issued : 2016

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/moliere/moliere\_princesse-d-elide-ed-vitu/

source : Molière, *La Princesse d'Élide*, éd. Auguste Vitu, Paris, Librairie des Bibliophiles, 1891.

created : 1891

language : fre

$I$ *La Princesse d’Élide* est la douzième des pièces de Molière, et la troisième qu’il ait expressément composée pour tes fêtes royales. Il en la donnée première à une comédie de l’Espagnol Augusto Moreto, nouvellement représentée à Madrid intitulée *Desden con desden*, *Dédain contre dédain*. C’est l’aventure d’une grande princesse qui jusque-là avait fait profession d’ignorer l’amour, et qui tout à coup se sent blessée au cœur par le dédain qu’affecte envers elle le prince Euryale, qu’elle s’était flattée de ranger au nombre de ses prétendants. C’est, à peu de chose près, l’histoire des amours de Bénédict et de Béatrix dans le drame de Shakespeare, *Beaucoup de bruit pour rien*. La version de Molière, traitée d’une manière spirituellement élégante, fait $II$ penser moins à Shakespeare qu’à Marivaux. Molière avait projeté de l’écrire en vers, comme il convenait à une comédie héroïque ; mais, pris de court par un maître qui n’aimait pas à attendre, il n’eut pas le temps d’achever son ouvrage tel qu’il l’avait conçu, de sorte que le premier acte seul est en vers, ainsi que le commencement de la première scène du second ; le reste fut achevé en simple prose. Telle quelle, *La Princesse d'Élide* fut très goûtée par les spectateurs d’élite à qui étaient offerts *Les Plaisirs de l’île enchantée*, que la relation officielle définit ainsi : « Le roi, voulant donner aux reines et à toute la cour le plaisir de quelques fêtes peu communes, dans un lieu orné de tous les agréments qui peuvent faire admirer une maison de campagne, choisit Versailles, à quatre lieues de Paris. » L’édifice ne se composait alors que du petit château de Louis XIII, qui occupe aujourd’hui le fond de la cour de marbre ; il était renommé par la beauté des promenades qui l’environnaient, comme par ta beauté de ses orangers et de ses fleurs**.**

*Les Plaisirs de l’île enchantée* commencèrent le 7 mai 1664 et finirent le mardi 13. Carrousels, feux d’artifice, cortèges, tournois, musique et collations somptueuses, alternèrent avec des représentations théâtrales, et, sauf quelques intermèdes rimés par le président de Périgny et Benserade, Molière seul en fit les frais.

$III$ Le 8, on représenta *La Princesse d’Élide*, comédie-ballet en cinq actes, avec un prologue et des intermèdes ;

Le 11, la comédie des *Fâcheux*, d’entrées et de ballets ;

Le 12, les trois premiers actes de Tartuffe ;

Enfin, le 13, la comédie du Mariage forcé, avec ballets et récits,

Officiellement, ces fêtes splendides étaient données aux reines et à la cour, et la jeune reine Marie-Thérèse mariée depuis quatre ans seulement, pouvait retrouver dans les fêles célèbres du mariage de la princesse d’Elide avec le prince Euryale la vision des magnificences triomphales qui signalé son entrée en France, cimentant la paix de l’Europe. Cependant, pour le roi comme pour la brillante jeunesse qui formait son état-major, les fêtes étaient dédiées à une divinité cachée, qui n’était autre que Mlle de La Vallière, devenue depuis six mois à peine la mère d’un enfant (Louis de Bourbon) qui mourut en bas âge. La situation de Mlle de La Vallière à la fin de l’année 1663 était très délicate : logée au palais Brion, dépendance du Palais-Royal sur la rue Richelieu, ce n’était plus la fille d’honneur de Madame, dont la place était marquée à toutes les fêtes ; « le respect qu’on portait aux reines », nous apprend Mme de Motteville « empêchait les dames de qualité de visiter ou de recevoir ta maîtresse $IV$ du roi, encore plus de la suivre ». Pour toute société, il lui restait d’Artigny, fille perdue de réputation, à la fois confidente et espionne[[1]](#footnote-2). Ainsi l’ancienne fille d’honneur se trouvait réduite à la condition de fille entretenue. Le roi résolut de l’en faire sortir, et les fêtes de Versailles lui fournirent l’occasion cherchée. La relation de ces fêtes, rédigée sous le contrôle du duc de Saint-Aignan, nous montre la favorite soupant à la table royale entre la d’Artigny et Mme de Marsé, après que son très jeune frère, le marquis de La Vallière, eut obtenu le prix d’une course de bagues, sous la figure de Zerbin, ayant pour armes et pour devise un phénix sur un bûcher allumé par le soleil, avec ces mots : *Hoc juvat uri*, « C’est un bonheur d’être brûlé par un tel feu ». Et, pour compléter l’allusion, il récitait ce quatrain égrillard :

Quelques beaux sentiments que la gloire nous donne,

Quand on est amoureux au souverain degré,

Mourir entre les bras d’une belle personne

Est de toutes les morts la plus douce à mon gré.

Le lendemain commença le rôle de Molière ; mis probablement dans la confidence, sinon par le roi lui-même, du moins par le duc de Saint-Aignan, $V$ premier gentilhomme de la chambre[[2]](#footnote-3), il célébrait la passion du roi dans *La Princesse d'Élide* et morigénait les censeurs avec la première esquisse de Tartuffe. Ce dernier point sera traité avec tes éclaircissements qu’il comporte dans notre édition de ce chef-d’œuvre ; nous ne nous occupons ici que de *La Princesse d'Élide.*

A moins de fermer les yeux à l’évidence, on ne peut méconnaître le sens des vers où le confident Arbate, qu’on pourrait appeler un Mentor à rebours, encourage chez son élève le prince d’Ithaque « les doux transports d’une amoureuse ». Il suffit de citer ici quelques-uns des vers que Molière place dans la bouche de cet étrange gouverneur ;

Moi, vous blâmer, Seigneur, des tendres mouvements

Où je vois qu’aujourd’hui penchent vos sentiments !

Je dirai que l’amour sied bien à vos pareils,

Que ce tribut qu’on rend aux traits d’un beau visage

De la beauté d’une âme est un clair témoignage,

Et qu’il est malaisé que, sans être amoureux,

Un jeune prince soit et grand et généreux.

C’est une qualité que j’aime en un monarque :

La tendresse du cœur est une grande marque

Que d’un prince à votre âge on peut tout présumer

$VI$ Dès qu'on voit que son âme est capable d'aimer !

Oui, cette passion, de toutes la plus belle,

Traîne dans un esprit cent vertus après elle ;

Aux nobles actions elle pousse les cœurs,

Et tous les grands héros ont senti ses ardeurs.

L'allusion fut généralement saisie ; personne ne s'y trompa, elle devint de notoriété et il en subsiste un document bien curieux : l’auteur du *Palais-Royal, ou Les Amours de Madame de La Vallière*, à la suite de *L’Histoire amoureuse des Gaules*, qui met en scène le roi, Mlle de La Vallière, M. et Mme de Montausier, leur attribue un échange de vers qu’il qualifie de divins et de ravissants : en tout vingt-deux alexandrins qui sont tout simplement copiés, sauf quelques variantes dans les deux premiers actes de *La Princesse d’Elide[[3]](#footnote-4)*. Il est vrai que l’auteur se demande si les quatre premiers vers, qu’il attribue au roi, « sont un effet de sa mémoire ou de son esprit ». On en trouvera l’indication dans les notes du présent volume.

La troupe du Palais-Royal, partie pour Versailles le 3o avril 1664, y séjourna jusqu’au 22 mai ; elle reçut 4,000 livres, dont le partage donna à chaque associé un émolument de 268 livres 10 sous. Elle repartit le lundi 21 juillet pour Fontainebleau, où $VII$ elle joua quatre fois *La Princesse d'Élide* devant le légat, et reçut 3,000 livres.

Le passage d’une année théâtrale à l’autre avait été marqué par quelques faits intéressants : Brécourt avait quitté la troupe pour entrer à l’hôtel de Bourgogne, et fut remplacé par Hubert, qui arrivait de la troupe du Marais. Le vendredi 20 juin, on représenta pour la première fois la première tragédie d’un jeune auteur qui s’appelait Racine ; les douze premières représentations lui rapportèrent 120 livres 2 sous de droits d’auteur. La troupe alla jouer les trois premiers actes de *Tartuffe* en septembre, à Villers-Cotterets ; enfin elle fit relâche du 4 au 7 novembre pour la mort de Du Parc. Il ne faut pas croire que l’argent gagné dans ces excursions aux maisons royales ou princières n’entraînait pas quelquefois de lourdes charges : La Grange, récapitulant après la mort de Molière les sommes qu’il a reçues pour les habits des pièces jouées à la cour, et parmi lesquelles *La Princesse d’Élide* figure pour 200 livres, calcule qu’il a reçu 2,000 livres du roi, et que ces habits lui ont coûté deux autres mille livres, prélevées sur ses parts.

Enfin, *La Princesse d’Élide* fut donnée pour la première fois au public du Palais-Royal le dimanche 9 novembre ; elle n’y obtint pas moins de succès qu’à la cour, car elle fut jouée vingt-quatre fois, et garda l’affiche jusqu’au 4 janvier 1665. Elle se maintint $VIII$ au répertoire pendant la première moitié du dix-huitième siècle ; à une reprise qui en fut faite au mois de février 1722, le comédien Quinault composa la musique du quatrième et du cinquième intermèdes, laquelle fut goûtée à côté de celle de Lulli. Le 27 décembre 1756, elle fut encore reprise avec la distribution suivante :

|  |  |
| --- | --- |
| Euryale | M. Grandval. |
| Moron | M. La Thorillière. |
| Iphitas | M. Le Grand. |
| Aristomène | M. Bellecour. |
| Théocle | M. Le Kain. |
| Arbate | M. Dubois |
| Un suivant | M. Dubreuil. |
| La Princesse | Mlle Gaussin. |
| Aglante | Mlle Préville. |
| Cynthie | Mlle Brillant. |
| Philis | Mlle Drouïn. |

Le chevalier de Mouy, dans son *Abrégé de l’histoire du Théâtre-Français* (tome Ier, p, 392), raconte qu’à cette dernière reprise *La Princesse d’Élide* reparut en vers, un anonyme ayant osé corriger Molière ; « on en fut indigné, dit-il, et personne ne se trouva à la seconde représentation. » Cette dernière assertion est manifestement inexacte, puisque les registres du Théâtre-Français constatent quatre représentations à cette date.

En 1869, un fragment de *La Princesse d’Élide* $IX$ fut dit au Grand Hôtel, dans une soirée de bien faisance, par Delaunay (Euryale), Coquelin (Moron) et Mlle Favart (la Princesse). M. Édouard songeait à une reprise et l’essayait ainsi ; la Comédie possède en manuscrit les trois derniers actes, réduits et arrangés par lui[[4]](#footnote-5). Ce même sujet de *La Princesse d’Elide*  a fourni la matière et le titre d’un opéra-ballet en trois actes, représenté à l’Opéra le 20 juillet 1728, et dont on a imprimé la partition in-quarto. Les paroles de cet ouvrage sont de l’abbé Pellegrin, et ta musique de Villeneuve, maître de chapelle de la cathédrale d’Aix ; les danseuses Camargo et Salé y tenaient les principaux rôles.

L’édition originale de *La Princesse d’Elide* se trouve dans *Les Plaisirs de l’Ile* *enchantée*, Paris, Robert Ballard, 1664, in-folio 71 pages chiffrées pour les deux premières journées, et six feuillets non chiffrés pour la troisième, avec neuf grandes gravures dessinées et gravées par Isaac Sylvestre.

1. J. Lair, *Louise de La Vallière*. Paris, 1881, p. 114 et suivantes. [↑](#footnote-ref-2)
2. Quatre mois auparavant, le 10 janvier 1664, ce même duc avait fait jouer sa Bradaman ridicule par la troupe du Palais-Royal, et lui avait donné cent louis d’or pour la dépense des habits. [↑](#footnote-ref-3)
3. *Amours des Dames illustres de notre siècle*. A Cologne, chez Jean Leblanc, 1700, p. 286-288. [↑](#footnote-ref-4)
4. Je dois ce curieux renseignement à l’obligeante érudition de M. Jules Claretie, administrateur général de la Comédie-Française. [↑](#footnote-ref-5)